

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 45, numéro 2, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103940ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103940ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1977). Pages de Journal. *Assurances*, 45(2), 13–21.
<https://doi.org/10.7202/1103940ar>

Supplément

Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

de la Société Royale

du Canada

1976

30 janvier 1976¹

leur besogne quotidienne. Comme le rappelle Potvin — Champagne a laissé *Images du Canada français, Paysana, Altitude*, et sa *Symphonie gaspésienne*, la seule de ses compositions qui ait été gravée. L'autre soir, à un dîner, je le déplorais. Sa femme m'a dit que, bientôt, l'Orchestre Symphonique de Montréal lui consacra deux concerts et qu'à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, on lui accordera quelques émissions à Radio-Canada. Je me suis permis de suggérer qu'on en profite pour enregistrer l'œuvre discrète, très simple, inspirée de son pays qu'a laissée Claude Champagne. Il était ainsi dans la vie. C'est le souvenir que je garde de lui, à Paris d'abord où il habitait avec Jean Désy, au moment où tous deux faisaient des études complémentaires qui devaient les préparer à jouer un rôle dans un milieu qui avait de grands besoins. Par la suite, Jean Désy vint épauler Édouard Montpetit aux HEC, avant d'entrer au ministère des Affaires Étrangères. Il y eut une carrière brillante qui l'amena à l'Ambassade de Paris, après celles de Rio de Janeiro et de Rome.

Champagne forma de nombreux musiciens au conservatoire de musique de Montréal. Mercure fut l'un des plus brillants et des plus actifs compositeurs, avant de mourir à la suite d'un accident d'automobile. Il eut le temps d'écrire de la musique de ballet et un opéra. Les Grands Ballets Canadiens rappelleront son œuvre à la fin de mars. C'est heureux, car on n'évoquera jamais trop le souvenir de ceux qui ont contribué à créer le patrimoine national. Il ne faudrait pas oublier aussi de rappeler ces études que Gilles Potvin consacre à nos musiciens et à nos artistes, en rappelant l'œuvre accomplie par eux et dans quelles circonstances.



Guy Sylvestre a remarqué un jour, à propos d'Édouard Montpetit: « ses élèves n'ont pas écrit avec la même élégance ». Il pensait sans doute à Esdras Minville et à François-Albert Angers, à Raymond Parenteau, peut-être à moi qui ai subi si profondément l'influence de Montpetit. Il a raison sans doute. De son côté, avec sa rudesse ordinaire, Gérard Fillion m'a dit un soir que je dinais à ses côtés: « Votre père écrivait mieux que vous ». Il avait probablement raison lui aussi, car mon père avait une phrase légère, agréable. Il faisait bien peu souvent usage de sa plume, cependant.

¹ Pour des fins de mise en page, on a été forcé d'interrompre la première partie de ces notes dans le numéro d'avril. Nous y référons le lecteur.

Doit-on chercher à expliquer ? Peut-être ! Ceux que je mentionne plus haut ont une œuvre beaucoup plus poussée que celle d'Édouard Montpetit. Défricheur, celui-ci, d'instinct, traitait un sujet en surface, mais avec quelle élégance ! Pour lui, les chiffres étaient à dédaigner. Pour nous, ils sont essentiels pour bien montrer l'évolution, la portée et les limites des faits. Nous n'aurions jamais pensé à évoquer des souvenirs littéraires, en marge d'un problème économique. Édouard Montpetit le faisait et, ma foi, fort bien. Comme mon père, il était d'une époque où l'on concevait différemment la production littéraire, même si elle aurait dû, parfois, prendre un certain aspect technique.



En allant au Théâtre de Nice hier après-midi, je suis passé devant la boutique d'un libraire, à qui j'ai demandé *English on the Rocks* de James Clarke: ce livre que mon ami Jean-Marie Laurence a analysé avec tant d'allégresse dans le numéro d'octobre d'*Assurances*. On l'avait, fort heureusement. Je suis parti en serrant sous mon bras ce livre dont on m'avait expédié un exemplaire à Montréal à la veille de la grève des postes en octobre, mais qui était resté collé quelque part. Tout cela me paraît bien loin, comme je longe la voie élevée que Nice a construite au-dessus du Paillon, qu'on a garnie de palmiers et de fleurs pour le plaisir de ceux qui s'y promènent.

15



Je cesse d'écrire, averti de la fatigue par une pesanteur dans la nuque qui, chez moi, est la sonnette d'alarme. Je regarde ma montre. Deux heures ou à peu près se sont écoulées depuis que j'ai commencé ce matin. Je n'insiste pas; je dépose mon stylo à bille et je vais d'un doigt léger allumer le gaz qui, après un *pet* léger, me permet de préparer mon déjeuner. Pour la servante du Seigneur, le petit jour c'est dix heures. Je me tirerai d'affaire seul devant ce problème ardu qu'est l'œuf à la coque.



Une épargne record en 1975, en France, annonce *Nice Matin*: les excédents de dépôts dans le cas des livrets de caisse d'épargne s'élèvent à 31 milliards de francs contre 19,3 en 1974 et 12,2 en 1973. La hausse s'explique en partie, note le journal, par le taux d'intérêt accordé, soit 7½%.

Alors que partout on répète que la monnaie perd sa valeur par suite de l'inflation, les gens confient de plus en plus leurs épargnes à

la banque. Ce serait incompréhensible dans un pays comme la France qui a tant souffert de la dépréciation de sa monnaie dans le passé, si les gens n'étaient persuadés que la catastrophe ne se reproduira pas.

Ce sont des *gogos*. affirmaient hier soir à la télévision quelques auteurs de livres récents. Ils ne mâchaient pas leurs mots; mais où veut-on qu'on place ses économies dans un milieu de petites gens ? Ce qui est extraordinaire, c'est qu'on soit prêt à en faire.

Pour ma part, j'ai un certain montant en banque à partir de décembre, pour me préparer à l'échéance du 30 avril. Ce qui est vexant, c'est que j'en ai rarement assez. Est-ce un optimisme naturel contre lequel je me défends mal ou une inaptitude à calculer l'impôt de façon précise ? Il est vrai qu'à cause de la complication des barèmes, j'en confie le soin à un expert-comptable qui, lui, fait vérifier ses chiffres par l'ordinateur et me communique le montant la veille du 30 avril.

Avant de partir pour Nice, j'examinais mes placements en actions depuis quelques années. À ma courtoise honte, je dois admettre que presque tous ont sinon dégringolé, du moins perdu une partie de leur valeur. Cependant, ils étaient tous réfléchis, analysés et étudiés avec un certain soin. Oui, mais voilà, je ne comptais pas avec la pente savonneuse qui a entraîné vers la base de la courbe la plus grande partie des titres, même les meilleurs.

Tout cela rentrera dans l'ordre avant longtemps. Il est permis de l'espérer, mais sans en être trop sûr. Le doute que chacun garde derrière la tête empêche la cote de se raffermir: chacun préférant être *liquide*, comme on dit, dans l'argot du métier. Depuis, la cote s'est raffermie pour des raisons que la raison n'admet pas nécessairement. En effet, bien des points d'interrogation se posent actuellement et, malgré cela, la cote bouge enfin. Mais pour combien de temps ?



Dans *Le Figaro*, Raymond Aron souligne à nouveau comme les États-Unis vont d'un extrême à l'autre en politique étrangère. Après avoir cherché toutes les occasions d'intervenir dans les conflits du monde extérieur, ils semblent maintenant les éviter le plus possible, après la dure leçon du Vietnam. Cela me rappelle leur politique dans le domaine qui m'intéresse, celui de l'assurance. Toujours, ils vont d'un extrême à l'autre. Optimistes, ils se précipitent sur un marché, le bouscu-

lent, le bouleversent, puis si les affaires vont mal, ils se retirent sans se rappeler qu'ils en sont un peu la cause et sans se préoccuper des ennuis qu'ils déclenchent ou des problèmes suscités en partie par eux. Ils s'en soucient comme de leur première chemise, dirait-on, s'il s'agissait d'individus plutôt que de sociétés.

Pendant la crise postérieure à 1974 l'inflation a joué avec les affaires d'assurance presque comme une tornade; ils ont alors été les plus nerveux, les plus décidés sinon à fuir s'il était nécessaire, du moins à amputer le membre qui les scandalisait, suivant le conseil de l'Évangile.

Je manque de respect ? Je ne crois pas; j'exagère à peine. Comme il est agréable de le faire devant ces nuages qui, à travers leur masse sombre, laissent percer un peu de bleu, pas assez cependant pour faire une culotte aux Hollandais.

17

31 janvier

Hier, menu varié ! Je suis d'abord allé entendre une vieille dame nous parler de Bertrand de Comminges, pieux religieux devenu évêque de Comminges et à qui l'on doit un couvent d'inspiration italienne et de nombreuses réformes dans un milieu où le clergé n'était pas des plus exemplaires à l'époque. À peu près incultes, connaissant le latin par cœur et s'en servant au petit bonheur dans des cérémonies ou dans une liturgie dont ils saisissaient à peine le sens, les curés de l'époque vivaient avec leurs paroissiens, socs de la charrue en main.

Fort heureusement pour la religion et la civilisation, derrière les enceintes nombreuses destinées à les protéger, il y avait le monastère. les moines et le haut clergé qui gardaient bien vive la flamme de la foi et les vestiges d'une civilisation et d'une religion qu'autrement les barbares, puis les hommes de bandes déchaînées, eussent détruit à jamais. Bertrand de Comminges fut l'un de ces moines; il éleva une cathédrale fortifiée, que nous fit visiter le bien aimable cicerone qu'est la conférencière, invitée par les Dominicains de Nice. Nous n'étions pas nombreux pour l'entendre, en la société de gens d'un âge moyen de 70 ans peut-être, mais attentifs et curieux des choses du passé.



Bien différente est cette œuvre de Robert Patrick, *Kennedy's Children*, que Germaine et moi avons entendu récemment au Théâtre de

Nice. Auteur de très nombreuses pièces, cet Américain décrit féroce-
 ment les jeunes d'après Kennedy qui, depuis 1960, sont devenus adultes. Il
 nous en présente cinq dans un bar, monologuant sans se préoccuper des
 autres, isolés dans la vie, mais communiant dans l'alcool, la drogue, la
 désespérance. L'une a voulu succéder à Marilyn Monroe, avec ses
 aimables rondeurs et ce que l'on a appelé son « sex appeal ». Un autre,
 revenant du Vietnam, nous raconte sa vie là-bas à travers ses halluci-
 nations; un autre nous dit ce qu'il a voulu être au théâtre et ce que,
 hélas ! il est devenu. Enfin, une dernière, militante de tous les jours, a
 commencé par aller à Cuba chez Castro, puis, avec deux compagnons,
 s'est promenée de ville en ville, de campus en campus, en prenant part
 à toutes les manifestations, protestations et contestations des jeunes,
 contre l'expédition de la Baie des Cochons, puis en faveur de toutes les
 causes désespérées, celle des nègres aux États-Unis, par exemple.
 Contestataires enthousiastes, ils cassaient tout ce qui était à la portée
 de leur main, se faisaient matraquer, mais résistaient quand même, puis,
 de temps à autre, ils sombraient dans l'alcool.

Image d'une certaine jeunesse américaine, la plus percutante pen-
 dant les années 60, selon l'auteur; elle serait désespérante si, à côté,
 il n'y avait l'autre qui, avec ses défauts, est prête pour les accomplisse-
 ments de demain. Même si Germaine m'affirme: c'est en partie cela la
 jeunesse U.S., je n'en suis pas sûr. Comme la jeunesse française des
 barricades, pour laquelle 1968 a été un moment ou une étape de la vie.
 Elle a eu sa crise de violence, mais depuis, elle est rentrée dans le rang,
 quitte à ce qu'une autre génération menace à nouveau de tout briser
 si on n'évolue pas assez vite.

La pièce de Robert Patrick est valable. Germaine et moi sommes
 heureux de l'avoir vue, après ce coquetel chez les Silie où le champagne
 nous fut servi par d'aimables gens qui accueillent à Nice les Canadiens
 errants.

Beau-père, beau-père, attention ! me dirait Monique si elle était
 ici. Qu'elle se rassure, mon égérie a déjà fait quelques observations
 dans ce sens. Je me suis engagé solennellement à ralentir une allure
 qui est, parfois, hors de proportion de moyens réduits.

Pour demain, il n'y a au programme qu'un concert au musée
 Chagall. L'équilibre sera ainsi rétabli.



Vu à la télévision Mme Giscard d'Estaing en visite officielle dans le Midi. Elle seconde bien son mari; elle est élégante, souriante et elle s'exprime bien. Bref, elle entre dans son personnage, mieux sans doute que Mme de Gaulle dont la fonction était de s'occuper du grand homme. Lui n'avait pas besoin d'un complément féminin. Pour M. Giscard d'Estaing, il sait qu'il doit se rapprocher des gens, car s'il a un prestige certain, sa femme peut l'aider en se présentant aux Français avec son sourire, son élégance, sa grâce; elle n'est pas du tout guindée comme l'est encore un peu Elisabeth d'Angleterre, qui a quelque difficulté à sortir de son éducation première, de son milieu et de son comportement très *proper*. On ne lui demanderait pas de danser sur la table, mais d'être un peu plus souple, un peu moins officielle et un peu moins *Old England*, faisant très arrière-petite-fille de Victoria, reine et impératrice.

Fort heureusement, à l'encontre de son aïeule et de sa grand-mère, la Reine a un bon couturier et une modiste dont une romancière américaine ne pourrait plus dire: *You have to be a queen to wear such a hat.*



Ce matin, je charge Ypes et sa guitare d'éveiller Madame Mère. Peut-être la musique nous préparera-t-elle des heures agréables à tous deux; peut-être ainsi le sourire éclairera-t-il à nouveau son visage. À cette manière de procéder, il y a un précédent célèbre; c'est à des musiciens, en effet, que M. de Montaigne confiait le soin de sortir son fils du sommeil chaque matin, à une époque où le brutal réveil-matin n'existait pas et où il semblait plus propice d'avoir recours aux accords harmonieux de la flûte à bec, de la viole de gambe ou d'autres instruments.



Un ministre, de qui relève une poursuite intentée contre trois grandes usines, apprend le jugement qui les exonère. Il a l'imprudence de dire à un journaliste à peu près ceci: « Je ne comprends pas qu'un juge sain d'esprit puisse rendre un pareil arrêt ». Outrage au tribunal, clame le juge en chef adjoint qui entend lui-même la cause, déclare le ministre coupable et le condamne . . . à faire des excuses publiquement, en la forme et de la manière prescrite, tout en mettant l'homme politique sous observation pendant trois mois.

On s'étonne d'une pareille rigueur. Que le tribunal veuille garder son prestige intact, qu'il tienne compte du poste occupé par l'incriminé,

qu'on le blâme, très bien, mais qu'on n'aille pas jusqu'à lui dicter la formule de la rétractation et, surtout, qu'on ne le tienne pas sous observation pendant trois mois ! Autrement, on retourne au Moyen-Âge. Pourquoi ne pas le faire s'agenouiller devant le bon juge MacKay outragé, la tête couverte de cendres, le corps vêtu de bure et les pieds chaussés de sandales par un froid de moins trente-cinq degrés Celsius . . .

On aurait pu souhaiter que le ministre eût tourné sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler; mais quel magnifique argument va-t-il avoir devant ses électeurs: « avec mes services, j'ai apporté la preuve d'agissements contraires à l'intérêt public; on les a jugés insuffisants bien qu'ils fussent clairs. J'ai osé m'indigner et le tribunal m'a condamné. » Ira-t-il jusque-là ? Peut-être, car, en période électorale, tous les arguments sont bons.



Est vraiment démocratique un régime qui permet d'incriminer un ministre en exercice, mais l'est moins un juge qui va aussi loin dans la répression.

La seule chose qui pourrait venger le ministre, c'est que la Cour d'appel décide que le ministère était bien fondé en poursuivant les trois sociétés mises en cause, et que le juge de première instance l'était moins en ne les condamnant pas.

Le ministre a dû démissionner; mais, plus tard, il est revenu au cabinet après un remaniement. Beauté ou souplesse du régime ?

2 février

Vu à la télévision Roger Peyrefitte, invité par Robert Pivot à cet excellent programme qu'est « Apostrophes ». Serré d'assez près par son interlocuteur, M. Peyrefitte a admis que le scandale l'attire, comme tout ce qui est comestible fait venir les fourmis en masses serrées dans cet appartement de Cimiez que nous occupons. A la moindre distraction, elles accourent à la perspective d'un bon repas. Peyrefitte a ajouté: « J'ai un goût très vif aussi pour la vérité ». Et c'est exact, sans doute. Si, dans tous ses livres, il y a un relan de pourriture, la source de

l'odeur existe. Il y a quelques années, les *Ambassades* et les *Nouvelles Ambassades* ont accompagné ou suivi son départ du ministère. Et cependant, comme les turpitudes qu'il y relève nous semblent sinon innocentes ou acceptables, du moins de conséquences bien réduites depuis qu'un peu partout on a reconnu certains droits qu'on ignorait jusque là.

J'ai du respect pour le style de l'écrivain, mais je n'en ai guère pour l'homme.



Dans mon travail sur les Dessaulles et le milieu de Saint-Hyacinthe, quand je me suis trouvé face à face avec Louis-Antoine Dessaulles, ce n'est pas le goût du scandale qui m'a fait pousser mon étude plus loin; c'est la recherche de la liberté à laquelle Dessaulles s'est livré toute sa vie. Il l'a poursuivie un peu par haine de l'église; mais le clergé de l'époque n'était-il pas parfois assez détestable? Dévoué, mais fermé, ultramontain, il était incapable d'une évolution rendue nécessaire par celle des esprits. C'est cette église que soutenait Mgr Ignace Bourget, comme le noyé s'agrippe à l'épave.

21

De son côté, Dessaulles maniait l'injure facilement. Il s'attaquait aux prêtres qui ripostaient allègrement, durement même, et à ce Pape qui, de Rome, influençait le monde catholique directement. On était loin de son successeur Léon XIII, qu'annonçait assez curieusement John A. Macdonald quand il disait: « *Ultramontanism depends on the life of two old men, the Pope and Bishop Bourget (in Canada). Now there can be no doubt that there is an agreement between Catholic powers that the next Pope shall not be ultramontane. In fact, it is absolutely necessary for Europe that he should be a liberal Catholic, who will cure the split in the Church and bring back the old Catholics to the fold.* »

C'est le souci de la vérité historique et cette recherche constante de la liberté qui m'ont attiré vers Louis-Antoine Dessaulles. Il se battit avec ses dons et ses faiblesses à une époque où, dans notre milieu, l'opinion individuelle était souvent brimée.